

taire, raconte M. Hippolyte Lucas, passa deux ans en Angleterre; il étudia Locke et Newton; il vit jouer Shakspeare, et ses idées, déjà tournées vers l'indépendance en philosophie, en politique et en matière d'art, ne firent que se fortifier et s'agrandir. Il rapporta, de son commerce avec les Anglais, la tragédie de *Brutus*, qu'il dédia à lord Bolingbroke, dont il était devenu l'ami. *Brutus* est une pièce toute remplie de sentiments républicains. Voltaire, bien convaincu de l'égalité des hommes, commençait contre l'aristocratie la guerre qu'il poursuivit jusqu'à la fin de ses jours, avec une adresse digne de sa persévérance. Ne le fait-il pas entendre en vingt endroits de sa correspondance? « Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres! » s'écrie-t-il. La tragédie de *Brutus*, gâtée par l'amour comme celle d'*Œdipe*, considérée au point de vue de l'art, n'a pas une grande valeur; cependant elle offre un progrès: Voltaire y présente le spectacle d'un sénat; il fait agir les masses; il remplit la scène; il ne se resserre pas dans le cadre étroit d'un intérieur de palais; il lui fait le mont Tarpéien d'un côté, de l'autre le Capitole, l'autel de Mars, des faisceaux, des licteurs, enfin une pompe inaccoutumée, que Racine avait osé mettre seulement dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Selon Schlegel, la tragédie de *Brutus*, la première pièce de ce genre qu'ait composée Voltaire, est aussi la seule dont l'ordonnance soit raisonnable. Voltaire nous dit lui-même, dans un avertissement, que *Brutus* est, de toutes ses pièces, celle qui eut le moins de représentations, et il ajoute, celle dont les étrangers, surtout les Anglais, font le plus de cas. L'important, au point de vue du mouvement des idées, est que *Brutus* habitua le public à de certains mots et à des tendances qui devaient porter ombrage aux frivoles habitués de la Comédie-Française. On peut juger de la direction que cette pièce imprimait à l'opinion publique, par les vers suivants :

Rome ne traite plus  
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.

Et ceux-ci, plus explicites encore :

BRUTUS.  
.. Mon fils n'est plus!

LE SÉNATEUR.

C'en est fait, et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre, il suffit... Rendons grâce aux dieux!

Un *Brutus*, tragédie de Mlle Catherine Bernard, avait été représentée à la Comédie-Française le 18 décembre 1690, avec un succès médiocre.

**BRUTUS (LUCIUS-JUNIUS)**, tragédie en cinq actes et en vers, d'Andrieux, représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 13 septembre 1830. Le sujet de cette pièce est bien connu, mais il avait été rajeuni d'une manière heureuse par son auteur. L'histoire de cette tragédie, dit Andrieux, dans sa préface, présente quelque chose d'assez singulier pour piquer la curiosité des lecteurs. Ceux qui ont pu s'imaginer ou qui ont fait semblant de croire que je l'avais composée depuis les mémorables événements des derniers jours de juillet 1830 sont obligés de me prêter une prodigieuse facilité; car la pièce ayant été jouée le 13 septembre, et les acteurs ayant eu besoin d'un mois pour l'apprendre et la répéter, il faudrait que je l'eusse faite en quinze jours: je ne travaille pas si vite... Il y a tout simplement trente-cinq ans que j'en avais achevé la première composition; mais je l'ai retouchée, ou, pour mieux dire, refaite depuis à plusieurs reprises. J'ai commencé cette tragédie au printemps de 1794; elle a été reçue au Théâtre-Français (qu'on appelait alors de la République) le 6 février 1795. Je me rappelle très-bien qu'un des bulletins écrits par les acteurs commençait par ces mots : « Les mânes de » Voltaire ne s'offenseront pas de ce que l'auteur des *Étourdis* a osé s'exercer sur un » sujet traité par le grand homme; la tragédie » nouvelle est toute différente de l'ancienne... » Michot, que je rencontrai quelques jours après, me dit que ce bulletin était le sien. Je me rappelle aussi que je dis aux comédiens présents à la lecture que j'avais voulu essayer un genre de tragédie assez nouveau parmi nous, sans amour, sans confidents, qui n'aurait rien de trop pompeux, rien de déclamatoire; que j'avais voulu être simple sans trivialité, et même familier, mais sans bassesse. « En deux mots, ajoutai-je, ma tragédie n'est ni à danser ni à chanter (quelques-uns de nos acteurs tragiques entraînaient alors sur la scène en faisant des pas symétriques et mesurés); elle est à parler et à marcher. » « Monsieur, me dit Monvel après la lecture, » voilà précisément une tragédie comme je » désire depuis longtemps qu'on en fasse une; » nous sommes un peu trop guidés sur des » échasses; vous nous faites aller sur nos » pieds. Je jouerai très-volontiers votre rôle » de Brutus, si vous jugez à propos de me le » confier. » C'était à lui, en effet, que je destinais ce rôle. Eh bien! dira-t-on, pourquoi ne fîtes-vous pas jouer alors cette pièce reçue à l'unanimité? A quoi je répondrai : Parce que je voulais la retravailler; enfin, parce que, depuis le 18 brumaire an VIII (10 novembre 1799) jusqu'en juillet 1830, aucun de nos gouvernements n'eût laissé représenter sur le théâtre une révolution qui détruisit le pouvoir absolu

d'un seul, pour fonder une république. Je fus nommé membre de l'Institut à la fin de 1795, et dans la quatrième séance publique tenue par ce corps illustre, le 4 avril 1797, sous la présidence du vénérable Ducis, M. de Fontanes voulut bien lire pour moi le premier acte de mon *Junius Brutus*... Je revis de temps en temps *Brutus*, ou, pour mieux dire, je le revis presque d'un bout à l'autre; je pourrais assurer que je l'ai copié plus de dix fois de ma main, tout entier. J'ai encore quelques notes manuscrites de Picard sur cette tragédie, et, par parenthèse, un des premiers ouvrages que cet ami, que je regrette, ait composés dans sa jeunesse, était une tragédie de *Lucrèce*, qu'il me donna à lire en 1788 ou 1789... J'ai aussi plusieurs fragments de scènes que mon ami Collin d'Harleville a bien voulu faire pour ma tragédie de *Brutus*; je les conserve écrits de sa main, et il y a même encore dans la pièce quelques vers qui sont de Collin. Il résulte de tout cela que je n'ai jamais songé à faire une pièce de circonstance... Je demandai une lecture à la Comédie-Française, et je l'obtins à l'unanimité... La pièce fut encore reçue à l'unanimité... On me pressa de la faire représenter, mais il fallait auparavant subir l'épreuve de l'examen et de la censure. Je m'avisai, sans beaucoup d'espérance de succès, de m'adresser directement au ministre de l'intérieur, M. le vicomte de Martignac. Je lui envoyai un exemplaire de mon *Brutus*, avec une lettre dont je vais citer quelques mots : « Un vieillard, ami de son pays et de la paix, a imaginé de composer une tragédie qui n'est ni classique ni romantique, ou plutôt qui est l'un et l'autre à la fois, afin de satisfaire tous les goûts et d'amener les puissances belligères à un accommodement; il n'a pas violé ouvertement les règles d'Aristote (qui, par parenthèse, ne sont pas dans Aristote); il ne les a pas non plus observées trop servilement... Il a tâché d'avoir du mouvement et de l'action... Or, à présent, monseigneur, ce bonhomme met son œuvre tragique sous la protection de Votre Excellence, et la supplie de ne pas lui imposer un travail dont, à son âge, on n'est plus capable, en lui demandant des corrections et des changements à titre de censure... Le ministre lut ma pièce, et me répondit, le 16 juillet, par une lettre de trois pages toute de sa main... L'ouvrage y était jugé, sous le point de vue littéraire, d'une manière très-favorable, et le ministre donnait à mon talent de poète des éloges trop flatteurs pour que je puisse les répéter; mais le tout aboutissait à un refus de laisser jouer la pièce : c'était « le sujet qui » était inadmissible à l'époque actuelle. » M. de Martignac me citait dans sa lettre une douzaine de vers qu'il était impossible de laisser « dire sur la scène. » Plusieurs de ces vers sont précisément ceux qu'on pourrait croire insérés dans l'ouvrage depuis la révolution de Juillet.

La pièce, dédiée par Andrieux « au peuple français devenu libre », obtint un beau succès d'estime. Joanny exprimait noblement les sentiments de Brutus. La tragédie de *Lucius Junius Brutus* a été reprise à l'Odéon, après la révolution de 1848.

**BRUTUS (LE PREMIER)**, tragédie d'Alfieri. Le grand tragique italien a donné deux tragédies qui portent le titre de *Brutus*, et toutes deux lui furent inspirées par des tragédies de Voltaire. Il écrivait, au sujet de la première de ces pièces, à la comtesse d'Albanie, « qu'il se » croyait aussi digne de traiter un tel sujet » qu'un Français né plébéien, qui avait signé » pendant plus de soixante ans : Voltaire, » gentilhomme ordinaire du roi. » On sait qu'Alfieri, très-fier de sa noblesse, quoique républicain, avait l'âme d'un Romain de la république.

Dans le *Premier Brutus* d'Alfieri, Titus et Tiberius sont jeunes, sans expérience; leur père est absent, et ils sont entièrement livrés aux artifices de Mamilius. Celui-ci leur peint Rome entière soulevée contre les nouveaux consuls; Tarquin, prêt à remonter sur le trône, à laver son outrage dans le sang des rebelles, et Brutus exposé le premier à la vengeance du roi. Aucun intérêt, aucune ambition ne contribuent à les décider. L'amour filial seul les guide, les entraîne, les subjugué. Ils ne voient que le danger de leur père, et s'inscrivent malgré eux parmi les conjurés. Valerius, personnage inutile, qui n'est point lié à l'action, prononce fréquemment des discours en faveur de la liberté, et pour exalter la générosité du peuple. Collatin n'a qu'un rôle secondaire. Dans la scène du quatrième acte, où il annonce à Brutus que ses deux fils sont au nombre des conjurés, on remarque de grandes beautés. Cette scène est la plus forte de la pièce. Alfieri a introduit dans sa tragédie du *Premier Brutus* un personnage collectif, renouvelé des anciens, le peuple, qui s'exprime, non par quelques cris, par quelques exclamations, mais qui récite parfois des tirades de huit à dix vers. Dans le premier acte, ce personnage, encore esclave une heure auparavant, improvise lui-même sa constitution.

**Brutus condamnant ses fils à mort**, tableau de Lethière, musée du Louvre. La scène se passe au Forum. Brutus, ayant à sa droite Collatin, son collègue, est assis sur une estrade qui domine le lieu de l'exécution. Derrière les consuls, les sénateurs sont rangés sur un double rang, au bas du piédestal qui supporte la figure en bronze de la Louve. Un licteur et un héraut sont debout, au premier

plan, près de l'estrade. Au centre de la composition, deux licteurs emportent sur leurs épaules le cadavre de l'un des fils de Brutus, entièrement enveloppé dans une draperie. L'artiste s'est appliqué à dissimuler les détails repoussants de l'exécution, et il y a réussi. Le bourreau, debout près du billot et tenant sa hache à la main, tourne le dos au spectateur. Entre ce groupe et l'estrade qui est à droite, on aperçoit le second fils de Brutus, debout, dans une attitude humble et repentante, tourné vers son père qu'il n'ose regarder, mais dont il semble implorer le pardon; ses amis l'entourent, le soutiennent et tendent leurs mains suppliantes vers Brutus, qui demeure impassible. Tous les autres témoins de cette scène cruelle sont touchés de compassion; Collatin se voile la face avec un pan de sa toge; les sénateurs émus s'agitent sur leurs chaises curules; à gauche, deux personnages s'éloignent, saisis d'horreur, à la vue du cadavre qu'on emporte. Une foule nombreuse, contenue par des soldats, se presse aux abords du lieu de l'exécution et sur les degrés des temples et des palais qui s'élèvent dans le fond du tableau. Cette vaste composition est habilement distribuée; l'architecture est traitée avec fermeté; les figures sont bien groupées et d'un dessin correct; mais les expressions sont indécises et le coloris a de la lourdeur. Une esquisse de cet ouvrage fut exposée par Lethière au salon de 1801, où elle obtint beaucoup de succès. Le tableau figura avec plus d'éclat encore au salon de 1812; il fut acheté, en 1819, pour Louis XVIII, au prix de 15,000 francs. On le regarde comme le meilleur ouvrage de Lethière. Il a été gravé à la manière noire, au lavis et au trait. Ses dimensions sont de 7m,62 en largeur sur 4m,36 en hauteur.

**BRUTUS (Lucius-Junius)**, l'un des chefs des plébéiens romains qui se retirèrent sur le mont Saccré (l'an 493 av. J.-C.) et dont le nom se rattache à la création du tribunal. Il fut lui-même un des premiers élus parmi ces magistrats populaires. Il avait pris, dit-on, le nom de Brutus pour marquer sa haine de la tyrannie.

**BRUTUS DAMASIPPUS (Lucius-Junius)**, préteur urbain de Rome l'an 82 av. J.-C. L'un des séides de Marius, il fit égorger par ses ordres les sénateurs de la faction opposée, dont les cadavres furent traînés à travers les rues de Rome et jetés dans le Tibre. Il fut lui-même immolé par Sylla.

**BRUTUS (Marcus-Junius)**, père du meurtrier de César, suivit le parti de Marius. Après la mort de Sylla, il fut assiéger dans Modène par Pompée, qui lui promit la vie et la liberté, le décida à une capitulation et le fit ensuite assassiner. Il avait, dit-on, écrit sur la jurisprudence et l'histoire.

**BRUTUS (Marcus-Junius)**, l'un des meurtriers de César. Il était fils du précédent et de Servilie, sœur de Caton d'Utique, et naquit à Rome vers l'an 86 av. J.-C. Suivant une généalogie plus que douteuse et qui avait été, dit-on, composée par Atticus, il descendait de ce Brutus qui ouvre l'ère de la république, comme lui-même était destiné à la fermer. Génie profond et austère, nature à la fois douce et forte, homme rêveur et mélancolique, vivant en dehors de la réalité, dans la sphère de la poésie et de l'abstraction philosophique, tel il nous apparaît dans Plutarque. L'éducation stoïcienne qu'il reçut de Caton et son nom même de Brutus ont décidé de sa destinée tragique. Orphelin de bonne heure, il fut élevé avec le plus grand soin par son oncle, qui devint en même temps son beau-père en lui donnant pour épouse sa fille Porcia, et qui l'emmena dans sa mission de Chypre. Dès sa première jeunesse, il se fit remarquer par son goût pour les études philosophiques, par sa gravité, son désintéressement et la pureté de ses mœurs. Lorsque la guerre civile éclata, il se présenta en volontaire au camp de Pompée, qui cependant avait fait périr son père après la mort de Sylla, mais en qui il ne voulait plus voir que le chef du parti de la république, sacrifiant ainsi ses justes ressentiments à l'intérêt public. Il combattit à Pharsale (48), soldat d'une cause perdue, champion d'une république expirante, qui ne répondait pas, sans aucun doute, à son idéal philosophique, mais qui lui paraissait le fondement de la liberté romaine. Comme Caton, comme tous ces stoïciens austères des derniers temps de la république, il n'entendait certainement pas défendre les intérêts égoïstes du patriciat; leurs censures amères des vices et de la corruption du temps, leur conduite, la grandeur et la beauté de leur caractère, montrent bien qu'ils s'appuyaient sur un idéal de justice, d'honnêteté et de vertu, étranger à l'aristocratie comme à la plèbe; c'étaient, si l'on veut, des rêveurs, des philosophes, mais qui comprenaient très-bien que la victoire de la république sénatoriale n'entraînait rien de décisif et d'irréparable, tandis que le triomphe de César précipitait l'Etat dans un despotisme sans limites et sans frein. Après la défaite de Pompée et des républicains, César, qui peut-être se croyait le père de Brutus, avait recommandé qu'on l'épargnât; il le traita avec de grands égards et fit tous ses efforts pour se l'attacher. Il lui confia le gouvernement de la Gaule cisalpine (47), puis le fit nommer préteur urbain (45). Dans ces deux charges, Brutus fit admirer de nouveau sa

probité rigide, son désintéressement et sa vertu. A Rome, il reprit ses habitudes studieuses et ses études philosophiques. Comme beaucoup d'autres vaincus des guerres civiles, il semblait avoir accepté les arrêts de la victoire. D'ailleurs, par l'extrême douceur de son caractère, par sa modestie et son amour de la solitude, il paraissait peu propre aux luttes orageuses des partis. Cependant les usurpations successives de César le réveillèrent, et il commença à prêter l'oreille aux plaintes et aux excitations de ses amis et du peuple. Il semble que le dictateur ait eu déjà quelque crainte vague, et c'est ce qui donna lieu à la réponse que l'on connaît sur ces hommes pâles et maigres dont la vue le troublait. Quoi qu'il en soit, entraîné par Cassius, par les reproches de ses amis, par les billets qu'on jetait secrètement sur son tribunal et sur la statue du vieux fondateur de la république, par sa haine de la tyrannie, Brutus entra dans la conjuration contre César et en devint le chef. Le but de ce complot était la mort du dictateur, qui ne dissimulait plus ses projets de se faire couronner roi. On sait que la théorie du tyrannicide faisait en quelque sorte partie du droit public dans les républiques de Grèce et d'Italie. « A Rome surtout, dit Montesquieu, depuis l'expulsion des rois, la loi était précise, les exemples reçus : la république armait le bras de chaque citoyen, le faisait magistrat pour le moment, et l'avouait pour sa défense. » La philosophie même donnait son adhésion à ces entreprises désespérées, et l'histoire en montrait les héros glorifiés par la tradition des peuples et la poésie. Brutus put donc se croire l'instrument nécessaire d'une vengeance légitime, et se préparer à frapper sans scrupule de conscience et sans remords. D'ailleurs, au témoignage de Marc-Antoine lui-même, il n'était guidé ni par la haine personnelle, ni par la jalousie, ni par l'ambition, et il n'apportait dans cette œuvre sanglante que l'exaltation d'une âme rêveuse, l'enthousiasme de son idéal philosophique et le dévouement à une idée.

On sait que c'est aux ides de mars (15 mars de l'an 44 av. J.-C.) que César fut tué en plein sénat par les conjurés. Quelques écrivains postérieurs (Plutarque et Salluste) rapportent qu'en voyant le poignard de Brutus levé sur lui, il cessa de se défendre et se couvrit la tête de sa robe en s'écriant en grec : « Et toi aussi, mon fils ! » Mais ce détail et plusieurs autres ne se trouvent point dans Nicolas Damasène. V. César.

Les meurtriers, hommes par le cœur, mais enfants par la tête, dit Cicéron, n'avaient formé de plan que pour la conjuration et n'en avaient point fait pour la soutenir. Retrachés au Capitole, ils laissèrent aux amis de César le temps de se rallier, et, malgré la conciliation ébauchée par Cicéron, ils furent obligés de quitter la ville lorsque Antoine, aux funérailles du dictateur, eut soulevé le peuple en agitant devant ses yeux la toge ensanglantée de César. Pendant les luttes d'Antoine et d'Octave, ils s'assurèrent de l'Orient et de la Grèce, qu'ils accablèrent de contributions pour fournir aux besoins de la guerre civile. Brutus, au reste, s'efforçait d'adoucir les maux que souffraient ces provinces, et il reprocha vivement à Cassius de faire détester leur cause par ces violences toutes romaines. Au milieu des apprêts d'une guerre sans merci, cet homme extraordinaire continuait à s'occuper de discussions philosophiques; à Athènes, où le peuple l'avait reçu avec de grandes acclamations, il fréquentait les écoles de toutes les sectes et paraissait absorber dans l'étude des théories; la philosophie trouvait toujours sa place, dit Plutarque. C'est là un trait caractéristique de ces derniers représentants du vieux monde républicain de Rome: les affaires les plus graves ne les empêchaient point de s'occuper de doctrines et de théories grecques, et ils avaient un vers ou un précepte grec pour toutes les situations, y compris la mort.

Cependant les triumvirs s'avancèrent contre eux avec des forces considérables; les armées se rencontrèrent dans les plaines de Philippi, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine. C'est là que se donna cette bataille mémorable qui décida pour jamais de la république. Cassius et Brutus commandaient les républicains; Antoine et Octave les césariens. Cassius, vaincu à l'aile gauche, se fit égorger par un de ses affranchis; Brutus, vainqueur de son côté, s'attarda à la poursuite de l'ennemi et connut trop tard la défaite et la mort de son ami. Le lendemain, il recommença le combat (suivant d'autres, vingt jours après), et fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine et d'un héros soldat; mais la victoire était impossible, et il ne restait plus qu'à tomber avec grandeur. A la nuit, tout était perdu. Brutus se retira dans un lieu écarté, avec quelques-uns de ses amis. On dit qu'alors le grand vaincu leva les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles et proféra cette amère exclamation : « Overtu ! tu n'es qu'un nom, une vile esclave de la fortune ! » Puis il accomplit ce qu'il appelait sa délivrance, se précipita sur une épée qui lui tendit en détournant les yeux le rhéteur Straton, et se perça la poitrine. Mais ce mot fameux est-il bien authentique? Voici une version nouvelle qui tend à modifier l'idée qu'on se fait généralement de la suprême exclamation de Brutus. Nous l'empruntons à un ouvrage du savant M. Bonvalot, ancien professeur au lycée Charlemagne. « ... Alors levani